

Ann Grieve

## **Impressions d'Assises**

Bonheur tout d'abord de retrouver tant d'amis traducteurs dans le train matinal de Paris où il me semble que commencent déjà les Assises, et puis de quitter la grisaille pour la lumière si belle d'Arles. Pour une fois il n'y aura d'ailleurs ni pluie, ni orage. Seul un mistral vivifiant me permet de montrer la ville sous son meilleur jour à Paul Carmignani que je pilote jusqu'au Collège pour qu'il rencontre les participants de sa table ronde intitulée « Traduire Braudel », avant que nous déjeunerions dans un petit restaurant recommandé par Françoise Cartano. Car les Assises sont aussi l'occasion de manger des tellines et autres spécialités locales, et de prolonger les discussions inspirées par les conférences, tables rondes et ateliers (mention spéciale pour le repas gastronomique du samedi soir : ah, le foie gras au confit de figues, et le carré d'agneau... mais je m'égare !). Il faut noter que l'organisation du Collège est très efficace, allant jusqu'à chercher à Marignane Jean-Yves Mollier, retenu à Paris par un colloque, et qui n'a pu arriver que le samedi soir. Il n'y a eu cette année ni défection, ni grève, ni intempéries qui donnent tant d'angoisse aux organisateurs, et l'ensemble des Assises a été particulièrement réussi, regroupant traducteurs et spécialistes divers dans des rencontres d'un haut niveau mais accessibles à tous. Il me semble assez rare que les universitaires, souvent traducteurs eux aussi, puissent sortir de leur cercle un peu fermé et discuter avec des praticiens, souvent eux-mêmes isolés dans leur travail. Sans parler du mélange des générations, grâce à la présence attentive de jeunes étudiants qui sont de plus en plus nombreux, comme le montre le succès de la rencontre au Collège animée cette année par Françoise Cartano et Cécile Deniard. Autre rencontre qui attire presque trop de monde, celle des

« Croissants littéraires » (merci à Marianne Millon et André Gabastou) dans le magnifique Jardin des Arts, où il y eut une lecture en italien digne d'un film de Fellini (les traducteurs ont des dons que l'on ne soupçonne pas !). Les deux conférences, celle de Maurice Olender et celle de Jean-Yves Mollier, ont magnifiquement ouvert et clôturé les Assises, nous entraînant d'une part vers la langue du Paradis, langue de l'origine, d'avant l'histoire, et de l'autre dans le récit étonnant de l'exportation massive des textes d'Alexandre Dumas vers l'Amérique du Sud, où ils étaient lus à haute voix jusque dans les fabriques de cigares devant les ouvriers occupés à rouler les fameux « Monte Cristo ». Voyages extraordinaires de la traduction aux confins du temps et de l'espace. Les tables rondes évoquaient aussi les problèmes idéologiques de la traduction ou de la retraduction, depuis les textes magiques en latin retrouvés dans des trous, prières ou envoûtements de petites gens dans un passé très lointain, jusqu'aux textes hélas plus proches de nous de la propagande nazie. Comment restituer ces euphémismes atroces (*Jüdenfrei*) sans avoir l'air de les reprendre à son compte ? Les mots évoluent sans cesse, se chargent ou s'affaiblissent au cours des époques. Comprend-on ce que veut vraiment dire « barbare » ou « éphèbe » ou « démagogue » ? Faut-il être historien pour traduire un livre d'histoire ? Faut-il moderniser la langue chaque fois que l'on approche de nouveau un texte ancien ? Les traducteurs de Braudel montraient d'une façon saisissante combien pouvait varier la perception qu'on avait de cet auteur, jugé tantôt trop à gauche, trop « communiste », tantôt trop à droite, mais toujours vrai écrivain, avec ses descriptions magnifiques, ses métaphores filées, son style si personnel. En rentrant, je songeais à ce que Braudel dit de la Méditerranée : « Ce ne sont pas seulement les paysages de vigne et d'olivier et les villages urbanisés, mais aussi, tout proche, collé à elle, ce haut pays épais, ce monde perché, hérissé de remparts, avec ses rares maisons et ses hameaux, ses 'nord à la verticale'. Rien n'y rappelle la Méditerranée où fleurit la fleur d'oranger. » Arles sous le vent semblait faite de ces contrastes paradoxaux, et ces Assises à la fois souriantes et sérieuses correspondaient à l'esprit du lieu. Où d'autre pourrait-on trouver un shakespearien travaillant avec un Thaï pour nous initier à un alphabet et une pensée inconnus ? Merci donc à Jean-Michel Déprats et à Rachod Satrawut pour cet exercice presque funambule, merci à tous, et surtout à Philippe Bataillon pour avoir pensé à « traduire l'histoire », à Hélène Henry pour avoir coordonné nos efforts, et au Collège pour nous avoir facilité ces rencontres.

Et bien sûr, à l'an prochain !